

pour nous noyer, pour nous cabaner, dans notre réserve!

Est-ce que, dans trente ans, nous ne serons pas 3,400,000 Canadiens français dans Québec? Est-ce que nous ne ferons pas l'impossible pour que la conquête du sol double notre territoire cultivé de manière que nos 15,613,000 acres deviennent en 1940, 31,000,000 d'acresensemencées partout, sur le Saint-Laurent, le Saguenay, la Lièvre, dans le Témiscamingue, l'Abitibi, la Matépédia-Gaspésie, ailleurs encore?

Dans un immense pays fertile, allons-nous refuser la terre avec sa force, sa grandeur et sa liberté, pour devenir une race ouvrière, courbée sous le machinisme et vouée aux agitations malsaines de meneurs sans foi ni loi?

Notre peuple venu des provinces du Nord et de l'Ouest de la France est essentiellement un peuple d'agriculteurs il ne faut pas voyager bien longtemps dans les bonnes campagnes pour se convaincre qu'il est encore amoureux de la terre et que si on lui ouvrait bien large et bien attrayantes les régions immenses à coloniser, il reprendrait avec enthousiasme sa mission divine, jamais complètement abandonnée, de fondateur de paroisses et de bâtisseur d'églises.

ROBERT LEBLANC

Hygiène

LE PROBLÈME DE L'HABITATION ET DE L'AMÉNAGEMENT DES VILLES.—CASIERS SANITAIRES MUNICIPAUX (1)

Par le Dr Emile Nadeau, assistant surintendant médical, Hôpital de l'Immigration Québec

Il est évident qu'avant d'indiquer des remèdes au problème de l'habitation et de l'aménagement des villes, il convient de rechercher d'abord s'il existe réellement un tel problème en pratique.

Limitant le cadre de notre enquête au territoire de la province de Québec, qui nous intéresse de plus près, nous constatons que ce sujet présente deux aspects différents suivant que nous l'étudions au point de vue rural ou urbain.

Profitant de la belle saison pour faire du touring à travers la campagne proprement dite, sans dépasser dix-huit milles à l'heure, bien entendu, nous trouvons presque en théorie, le type idéal de l'habitation familiale: un toit abritant une seule famille. Dans un très grand nombre de cas l'habitation est composée de ce qu'on appelle communément "la grande maison" flanquée d'un appendice, "la petite maison".

Dans la "grande maison" la pièce principale qui n'est pas toujours la plus vaste, comprend, en même temps la cuisine, la salle à manger et la salle commune où l'on vit. On y ajoute assez souvent le grand lit

du père et de la mère avec accompagnement obligato du "ber" traditi nel qui ne chôme guère. Dans un coin, généralement près de la porte de sortie, se trouve le fameux "banc des seaux". C'est une étagère où l'on place à la partie inférieure, le réceptacle destiné à recevoir les déchets de cuisine et autres, qui serviront à l'alimentation des porcs. La tablette supérieure est réservée pour les chaudières contenant l'eau d'alimentation et de boisson, le tout à découvert, exposé aux poussières et aux mouches. Mentionnons en passant que cette eau provient très souvent d'un puits voisin dont le niveau est inférieur à celui de l'étable et du tas de fumier adjacent non recouvert.

Nous trouvons encore dans cette salle comme le lave-mains sur lequel repose le "plat aux mains" avec son légendaire cercle de crasse. Il sert pour toute la famille, surtout le dimanche matin, vu qu'on ne se lave guère sur semaine. Il en est de même pour la serviette commune suspendue au clou, laquelle est remplacée régulièrement au moins toutes les deux semaines.

Dans un autre coin, on découvre généralement le vase de nuit pour les petits dont on oublie assez souvent d'enlever le contenu.

Sous le poêle sèchent une kyrielle de chaussons saturés de saintes sueurs du travail.

Cette salle commune sert encore de crachoir, car Jean-Baptiste et ses garçons qui ont les glandes salivaires aussi développées que les glandes séminales sont essentiellement cracheurs et surtout crachent par terre partout, non seulement à la maison, mais même à l'église.

Dans une autre pièce, dont les dimensions sont très souvent exagérées pour l'usage qu'on en fait, se trouve le salon. C'est une pièce hermétiquement close toute la semaine, aux rayons solaires et à l'air pur. On ne l'ouvre que le dimanche quand les "jeunesses" arrivent pour la "petite".

Ce sanctuaire où l'air vicié dispute l'espace à la poussière renferme en outre les portraits des ancêtres torchés par des artistes ambulants et quelques cadres macabres contenant les poignées des cercueils des défunts de la famille.

Une troisième pièce, bien dénommée à cause de son usage encore plus restreint, est la "chambre qu'on n'y va pas". Elle est strictement réservée pour la "visite qui vient pour coucher". On s'en sert peut-être une dizaine de fois par année, tandis que les nombreux enfants sont entassés pêle-mêle à l'étage supérieur qui n'est souvent qu'un grenier.

Inutile de chercher la salle de bain et le W. C. C'est un luxe, surtout la première que notre Jean-Baptiste campagnard ne connaît pas et dont il ne se soucie guère, son père et son grand père ayant bien vécu sans ces appareils bons tout au plus pour les messieurs des villes. Cependant, contrairement aux us et coutumes de ses ancêtres, il possède pour lui et ses garçons de beaux chevaux et de belles voitures, tout comme les messieurs de la ville.

Cette habitation type, relativement salubre par elle-même, bien éclairée de tous côtés, susceptible d'être bien ventilée, est rendue insalubre par ceux qui l'habitent. Suffisante

pour une famille nombreuse, elle est encombrée parce que plusieurs pièces ne sont guère utilisées. La lumière solaire en est bannie et pendant les mois d'hiver surtout, pour économiser le combustible, la maison est hermétiquement close et l'air pur n'y entre pas. En général, pendant la belle saison, Baptiste change de crachoir en déménageant dans la "petite maison", où il villégiature à sa manière. Il entasse ses enfants au grenier et la "grande maison" hermétiquement close est interdite, excepté le dimanche pour "recevoir nos gens".

Je sais que les optimistes à outrance m'accuseront de vouloir conserver ma couleur locale en peignant ce tableau avec des couleurs trop sombres, mais je préfère sacrifier l'orgueil national mal placé pour faire la cour à la vérité. Les médecins qui pratiquent à la campagne, ceux qui ont des yeux pour voir et un nez pour sentir me rendront le témoignage que si ce tableau ne décrit pas exactement tous les cas, les exceptions—il y en a heureusement—ne font que confirmer la règle.

Si nous jetons maintenant un coup d'œil rapide sur un de nos villages, nous constatons le même genre d'habitation et de vie familiale, avec en plus quelques rares installations un peu plus modernes, telles que bain, W. C. éviers, etc. Mais ici, le problème commence à se compliquer et nous avons la préférence du problème de l'habitation urbaine. Déjà, nous apercevons l'encombrement des maisons sur le terrain. Nous découvrons, à l'état embryonnaire, le spéculateur sur lots à bâtir. Dans un village qui progresse, c'est le cultivateur du voisinage qui profite de la plus-value donnée à son terrain par les améliorations faites et payées par la communauté des citoyens.

Il vendra, suivant l'importance du village et la location de son terrain, pour un prix variant de cent à mille dollars et même davantage, des emplacements dont la superficie restreinte sera plus tard presque totalement recouverte par les habitations et leurs dépendances. Comme résultat, nous avons déjà, en rase campagne, l'encombrement des maisons sur le terrain, la construction en bordure de la rue, etc., avec absence complète de développement rationnel suivant un plan défini prévu à l'avance.

Ajoutons à cela, l'insalubrité causée par le voisinage des étables malpropres, des tas de fumier à découvert, des porcheries mal tenues, des fromageries et beurreries avec leurs myriades de mouches; et nous pourrions expliquer un peu pourquoi le taux de la mortalité générale et celui de la mortalité infantile dans nos campagnes semblent avoir la prétention non désirable d'égaler le plus tôt possible ceux de nos villes.

Si nous avons trouvé dans nos campagnes et dans nos villes le type général de l'habitation salubre par elle-même, mais rendue insalubre par le genre de vie de ses habitants c'est en poursuivant notre enquête dans nos villes que nous constaterons jusqu'à quel degré le problème se complique.

De 1901 à 1911, tandis que notre population rurale n'augmentait que de 39,951, la population urbaine s'accroissait de 313,863, c'est-à-dire que l'accroissement de la popula-

(1) Travail lu au sixième Congrès des Services Sanitaires de la province de Québec, tenu dans la cité de Québec, les 12, 13 et 14 septembre, 1916.